

Entretien avec Marie Morel



Marie Morel, *Louise Michel*, 2005 (plan large) – panneau de 6 mètres

Pourriez-vous tout d’abord retracer votre itinéraire artistique. Comment avez-vous commencé à peindre ?

J’ai la sensation d’avoir commencé à travailler dès mon installation dans le ventre de ma mère. C’est étrange d’avoir cette certitude. Je suis née peintre avec, depuis ma conception, une attention hypersensible à ce que je vois et sens. Vers deux ans, j’ai très rapidement pu me mettre au travail car je vivais dans une famille d’artistes et mes parents, qui ont tout de suite senti à quel point j’aimais peindre et dessiner, m’ont donné beaucoup de matériel pour travailler.

Ma mère a gardé mes centaines de dessins, peintures et collages que j’ai fait dans mon enfance, et l’on voit bien que, déjà à quatre ou cinq ans, la structure de mon travail était déjà là.

En tout cas, cet acte de peindre, profondément et avec un grand sérieux est là dès ma toute petite enfance, je ne fais rien de plus, des dizaines d’années après, je continue, avec le même sérieux et la même profondeur, cet engagement.

Comment a évolué votre art ?

Mon art n’a pas évolué, je travaille depuis toujours avec le même sérieux et le même acharnement. Dès l’enfance mon travail était une évidence, et il l’est toujours. C’est comme un chemin que je parcours, avec sérieux, pour traduire au mieux ce que je vois et sens. Depuis le début, toutes mes peintures se font tout au long de ce chemin sur lequel j’avance, de ma naissance jusqu’à ma mort.

En revanche je remarque qu’il y a une évolution dans le regard des autres, qui à force de voir mon engagement depuis tant d’années, finissent par me considérer. J’ai remarqué que plus votre travail est reconnu par la société et le « monde de l’art » plus on vous respecte et on vous admire. Alors que pour moi, ma démarche n’a pas changé depuis l’enfance jusqu’à maintenant, et cela était tout aussi respectable quand j’avais dix ans.

Mais en fait je suis totalement seule avec cette force en moi, seule sur ce chemin de peintre que je me dois d’accomplir.

Quelles sont les grandes impulsions à la base de votre pratique picturale ?

Les plus grandes impulsions sont de comprendre la vie et la mort. L'avant de la vie, l'après de la mort. Comprendre aussi l'acte sexuel qui crée la vie et la mort, ce qui en découle, comprendre le corps, la nature, l'érotisme.

J'ai aussi une partie de mon travail très engagée pour les droits fondamentaux de la vie : amour, respect, liberté, fraternité, etc. Du coup, je dénonce et milite, au travers de certaines de mes peintures, contre ce qui me paraît inadmissible sur terre. Je lutte contre l'irrespect et l'horreur que certains êtres imposent aux autres. Ces peintures sont indispensables à mon engagement personnel.

Pouvez-vous aussi parler du fait que nombre de vos œuvres contiennent un texte, si bref soit-il ?

J'ai toujours aimé écrire, là aussi dès l'enfance. Mon père était écrivain et éditeur, et la littérature était si présente dans ma vie d'enfant, avec les livres qui se créaient, les écrivains qui passaient régulièrement chez nous. J'ai vécu dans les livres, et cela me paraissait normal d'écrire. J'ai aussi énormément lu. Les écrits se sont intégrés naturellement dans certaines de mes peintures. C'est une évidence pour moi. J'ai la grande chance que toute mon œuvre est là en moi, je ne censure jamais rien, je n'ai rien à chercher, je laisse juste s'exprimer ce que je dois dire. La seule chose que je m'impose drastiquement, même quand je n'en ai pas envie ou que je suis fatiguée, c'est de travailler énormément. La vie est trop courte pour prendre le temps de faire une pause.

Partant, y a-t-il ambition narrative dans vos œuvres, en particulier dans les grandes compositions, que Pascal Quignard décrit comme « une marqueterie de scènes intenses » dans « Les trois personnes de l'espace » ?

Il y a, pourrait-on dire, une « narration », mais elle n'est pas du tout imaginaire. Je n'écris et peins que des pensées ou des réflexions en relation avec mon vécu et mon émotion. Je n'invente jamais rien. L'imaginaire ne m'attire pas du tout.

Quand Pascal Quignard parle des trois visions dans mes peintures, cela veut dire que l'on peut voir mes tableaux de trois façons différentes.

De loin, on est devant une grande toile abstraite et monochrome. Seuls le rythme et la couleur apparaissent.

A mi-distance, on aperçoit alors les détails qui font mieux comprendre le sens du tableau, la couleur, tout en restant monochrome, a des variations plus visibles.

Et de très près, on est vraiment dans l'intimité de l'œuvre, on peut voir tous les détails, lire les textes s'il y en a, et comprendre le sens de l'œuvre. Cette troisième vision est très intime.

Pour moi, ces trois visions correspondent à ce que je vois, par exemple si je regarde une forêt, de loin c'est vibrant, dans des tons de verts, mais c'est totalement abstrait et monochrome, juste le rythme et la couleur. En approchant à mi-distance, vous apercevez les arbres, vous comprenez vraiment que c'est une forêt, avec des tons de couleurs plus variés. Puis de très près, vous rentrez vraiment dans l'intimité de la forêt, avec tous les détails visuels et intimes.

Dans la vie ces trois visions existent et je peins simplement ce que je vois.

Bien sûr, le regardeur de mes peintures doit être actif, mais de lui-même il va et vient entre les trois visions, c'est d'ailleurs très intéressant à observer lors de mes expositions.

Beaucoup de peintres ne peignent qu'un seul champ de vue, ou de loin ou de près, par exemple ils peignent juste le détail d'une scène mais vous n'êtes pas confronté aux trois visions dans la même peinture. Moi cela ne me convient pas, j'ai besoin de travailler sur l'ensemble de la vision, avec le rythme et la couleur de loin, pour ensuite être amené à toujours entrer dans l'intimité des choses, dans l'intimité de l'œuvre.

Comment vos chemins se sont-ils croisés, Pascal Quignard et vous ?

Pascal et moi, nous nous sommes croisés comme une évidence. Comme de vrais jumeaux. Simplement, lui est un homme et il écrit, et moi je suis une femme et je peins. Ce qui ne l'empêche pas parfois de dessiner et moi d'écrire. Mais entre nous il n'est pas besoin de parler, ni de rentrer dans les conventions. On est lié bien plus profondément. Il est si proche de moi que même la distance ne nous sépare jamais. Je pense que c'est la seule personne que je connaisse qui entre dans mon immense solitude de créateur avec la délicatesse de quelqu'un qui vient du même monde. On n'a pas besoin d'en parler, on sait. Et lui comme moi on travaille.

Et comment cela a-t-il débouché sur des collaborations ?

Je ne sais pas, on est très occupés, mais parfois nos chemins se croisent dans notre travail. Ça n'est pas compliqué, cela se fait naturellement. Ça nous touche.

Quelle a été la nature de vos collaborations ?

En 2005, on a fait une peinture ensemble : *Louise Michel* qui mesure 6 mètres de long.

Il est venu écrire des textes, mêlés aux miens, dans cette peinture. Et pour cette œuvre il a écrit la plus longue phrase de sa vie d'écrivain. Le point final de la phrase est à 12 mètres de la majuscule de départ. Cette phrase a ensuite été brodée avec du vieux fil rouge et elle borde le haut et le bas de la peinture *Louise Michel*.

Pascal a aussi beaucoup écrit sur ma vie et mon travail de peintre. Il sait si bien ce qu'est ma peinture. Et moi, j'ai fait des peintures sur lui.

Qu'est-ce qui vous semble pertinent à vos préoccupations, dans les livres de Pascal Quignard ?

Pascal touche sans arrêt le mystère de la vie – l'Avant et l'Après – et la sexualité originelle. Tout en est imprégné. C'est totalement lié à ce que je pense, cherche et fais.

A l'inverse, y a-t-il des éléments qui vous touchent ou vous concernent moins ?

Tout me touche chez Pascal. Les vrais jumeaux sont enveloppés dans la même matrice qui les garde en vie. Pour moi tout est juste et parfait. Tout chez Pascal correspond à mon émerveillement.

Dans son texte en préface à votre ouvrage *Peintures* (2009), Pascal Quignard fait référence à Matisse, mais aussi à Freud et Humboldt. Pour ne parler que de Freud, la psychanalyse a-t-elle une place dans vos préoccupations, soit comme pratique introspective, soit comme thématique créative ?

Non, Freud n'a pas de place dans ma vie, je n'ai pas besoin de la psychanalyse. J'ai un tel travail d'introspection émotif et sensoriel, et je traduis sans cesse tout cela, que l'analyse se fait tout naturellement. Un psy... ne servirait pas à grand-chose et me ferait perdre mon temps si précieux.

J'ai un équilibre de vie qui me stupéfie moi-même quand j'observe tant de gens, autour de moi, si malheureux dans leur peau. Je pense que cet équilibre a été possible grâce à la réflexion que je mène dans ma peinture et à une volonté sans faille de travail, ainsi qu'à un choix de vie dans la paix et la nature.

Il semble que l'un des grands pôles de vos œuvres respectives, Pascal Quignard et vous, soit la sexualité. Voudriez-vous en parler plus longuement ?

La sexualité est primordiale. Elle me fascine par son origine fondamentale, sa cohérence et les conséquences que cela a sur nous, sur notre terre et dans l'univers.

Elle accompagne nos vies qui n'existeraient pas sans et seraient moins joyeuses. Je suis née sexuelle comme les animaux, les plantes et les étoiles... et j'aime aussi, en totale hédoniste, l'amour, les corps, les sexes, les jouissances, les fantasmes, les pénétrations, l'érotisme, les libertés sexuelles, les mondes secrets, les partages, les jeux, les langages sexuels...

Mon travail de peintre est naturellement imprégné par la sexualité que je ressens si fort en moi.

Enfin qu'est-ce qui fait, selon vous, l'intérêt principal de l'œuvre de Pascal Quignard ?

Pour moi Pascal est un extra-terrestre.

Il faudrait le protéger comme un trésor, c'est un être si rare.

Il est d'une intelligence hors du commun et d'une culture extrême, mais tout cela est mêlé à une sensibilité immense, à une émotion intense et à une perception hyper-sensible des choses.

Sa pensée pénètre l'inconscient de la vie. Il a un pouvoir d'analyse de ce que l'on sent au-delà de ce que l'on voit, c'est sidérant. Moi, cela me bouleverse. D'autant plus que, grâce à ses textes, il vous entraîne dans tout cela. Si vous comprenez cette langue intérieure et originelle qu'il a, vous ne pouvez que vous incliner, émerveillée, devant lui et ses textes.

Son œuvre touche à l'essentiel.

Avec son intellect et sa sensibilité, il va jusqu'à la mémoire originelle des êtres, de la vie et de l'univers, du passé et de l'avenir, de l'avant et de l'après, en prenant en compte la globalité de l'existence. Il a un accès à l'intimité de l'inconscient, au mystère de la vie. En fait, il a un pouvoir démentiel. C'est hallucinant ! Il voyage dans le temps et au-delà du temps. C'est un être extraordinaire !

Je me sens moins seule quand je lis Pascal. D'abord j'ai l'impression qu'il a écrit tout ses livres pour moi, ce qui est faux bien sûr, mais je pense malgré tout qu'il devait les écrire pour que je les lise, car j'en ai besoin pour vivre. Il apaise ma solitude, mon incompréhension de nos existences, car il est là, si sensiblement proche dans ce mystère.

J'adore sa manière d'écrire qui est si juste par rapport à sa pensée. Chaque mot, chaque phrase a la résonance exacte. C'est totalement parfait ! C'est une harmonie jusque dans la moindre virgule, le moindre point. Tout est cohérent et poétique. Je peux lire et relire le même passage sans fin. M'émerveiller de chaque phrase. C'est comme une musique dont je ne me lasse jamais.

Beaucoup de gens expliquent la littérature de Pascal avec des mots savants et des analyses, littéraires et autres, très poussées. Moi je n'explique rien, je suis juste envahie par cette beauté qui me touche au plus profond, vraiment comme une musique, comme un chant divin qui résonne dans l'univers et qui touche mon âme.

Marie Morel

Entretien réalisé avec Jean-Louis Pautrot, Septembre 2019



Marie Morel, Louise Michel, 2005 (détail)

© 2021 Le sans-visage / Faceless

ISSN 2642-2115